

prise que les forces des mortels n'avaient pu exécuter jusqu'à présent; car, si quelqu'un a parlé des îles que j'ai visitées, ce n'a été qu'avec doute, d'une manière obscure; aussi personne n'a encore assuré les avoir vues¹. Aussi ce qu'on avait pu en dire ressemblait à une fable. Que le roi, la reine, les princes, leurs sujets et toute la chrétienté rendent avec moi des actions de grâce à notre sauveur Jésus-Christ, qui nous a favorisés, en nous mettant à même de remporter une victoire si grande, et d'en recueillir les fruits. Que des processions, que des sacrifices solennels soient faits; que les églises se décorent de feuillages; que Jésus-Christ tressaille de joie sur la terre comme dans les cieux, puisque tant de peuples, auparavant damnés, vont être sauvés. Réjouissons-nous aussi du triomphe de la foi catholique² et de l'accroissement des biens temporels auxquels l'Espagne et toute la chrétienté vont prendre part. Tel est le récit sommaire que je vous adresse. Adieu.

Christophe Colomb,

amiral de la Flotte océanique.

Lisbonne, la première des Ides de Mars.

¹ On croirait, en lisant ces mots, sans y bien réfléchir, que Colomb parle ici de l'Amérique ou, pour mieux m'exprimer, du monde transatlantique dont il est question dans Platon et ailleurs, notamment dans la *Revue américaine*, t. 1; mais ce n'est pas à cela qu'il fait allusion, car il croyait encore qu'il avait été dans les Indes-Orientales, dans le pays des épices et des perles.

² Les indigènes sont ce qu'ils étaient, et malgré les persécutions religieuses qu'ils ont subies, ils n'ont guère changé que le nom de leur religion, du moins dans tous les États-Unis. Voyez H. Schoolcraft.